

Voyage CCB 2011 (JONZAC Charente-Maritime)

Samedi 28 – mardi 31 mai 2011

Ce samedi 28 mai, le CCB se prépare à partir pour son voyage annuel, principalement centré, cette fois, sur le Blayais et la Saintonge (Gironde et Charente). La veille, les 25 machines avaient été chargées dans la remorque à partir de 18 h, avec un léger retard par rapport aux prévisions initiales, mais sans problème de clé inaccessible. Cette année encore, nous serons placés sous la houlette du même organisateur et Guide que l'an passé, René D..., car, plutôt que de changer une équipe qui gagne, on a préféré tenter d'infléchir éventuellement ses orientations.

Samedi.

Le départ est donné aux participants tout à fait dans les temps – à l'exception de celui qui, comme à l'accoutumée, nous rejoindra à vélo. Il faut dire que, avancé d'une heure par rapport aux habitudes, cet horaire permet à tout le monde ou presque d'arriver largement à l'avance, et de jour, contrairement aux années passées. Les plus prudents et les mieux organisés sont accompagnés ou ont trouvé des refuges sans risque pour leur véhicule ; les plus optimistes ou les plus imprévoyants se garent, soit dans quelque espace privé mais ouvert, soit carrément sur la voie publique autorisée, comme tout le monde.

Mais assez vite, à peine les gens définitivement installés, voici que le chauffeur Dominique commence à se dire et à dire, comme dans ce vieux sketch de chansonnier que les plus anciens ont pu avoir l'occasion de connaître : « Y a comme un défaut ! ». Et en effet, s'il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas non plus de bruit sans cause : après quelques instants d'attention soutenue, toutes esgourdes ouvertes, un arrêt de précaution sur un espace disponible, et quelques accélérations sur place, le verdict tombe, dans l'atonie générale : le ventilateur vient de lâcher, condamnant tout l'attelage à un repos aussi forcé qu'immédiat.

Nous sommes à peine à Astis, à une vingtaine de km de Pau. Les mobiles entrent alors en jeu, en quête d'une solution au problème, mais rien ne semble aller de soi. Même le car de substitution finalement envisagé n'est pas identique à celui qui, acculé à l'immobilité, attend maintenant d'être réparé : sa moindre capacité le rend impropre à la totalité du service qu'aurait rendu son prédécesseur. Pour l'aller, en l'absence de Gilou C..., il aurait bien suffi, mais pour le retour, il aurait aussi fallu que ce dernier rentre à vélo, ce qu'il n'a pas prévu. Une exclamation fuse en secret au tréfonds de quelques têtes: « Que ne s'est-il entraîné davantage ! ».

L'alternative est finalement assez simple : soit attendre un éventuel car plus grand (mais quand ?), soit se satisfaire d'un plus petit sans contrevenir à la législation. Au terme d'un moment de perplexité et de quelques conversations efficaces, une solution apparaît enfin, qui vient de la proximité géographique et de la disponibilité de certains des participants : l'accompagnatrice préférée d'Eugène, sa fille Chantal, se propose pour nous suivre avec sa propre voiture jusqu'au retour final. Tout peut donc rentrer dans l'ordre sans braver les impératifs administratifs. Mais on imagine que ce contretemps, fâcheux pour tout le monde, est de ceux qui peuvent donner lieu à une négociation commerciale avec l'entreprise. Après transbordement des bagages, décrochage et rattachage de la remorque, nous repartons aux alentours de 9h30, avec environ 1h30 de retard, derrière une motrice plus courte que la précédente mais un peu plus confortable..

« Captieux, Captieux, tout le monde descend ! ». L'objectif est double: se fournir en pain, compléter le petit déjeuner du matin qui remonte déjà à quelque cinq heures et faire éventuellement face à certains besoins.

Vers 12h45, le site du pique-nique est en vue : Bourg-s-Dordogne. Ombre et soleil, tamisé ou non, l'endroit est charmant et offre le spectacle de voiliers qui passent et repassent, voiles dehors ou affalées, agrémentant ainsi notre mastication.

Le premier départ des vélos est donné aux alentours de 14h, une fois les accros à la caféine satisfaits. La plongée vers la rivière était sympathique, mais laissait prévoir une remontée à froid moins séduisante.

Comme l'an passé, en lieu et place de la sieste, nous entamons donc notre périple par une côte mal placée, juste en période postprandiale, comme disent les médecins. À peine celle-ci franchie, la route révèle rapidement quelques montagnes russes qui ne manquent pas d'inquiéter les plus marqués par le tracé 2010, et qu'avait pourtant rassurés le discours du Guide sur la facilité de la version 2011. D'emblée, le parcours laisse voir des sites inattendus en ce lieu, tel le Pain de Sucre, qui n'est pas brésilien mais qui atteste la présence de quelques ruptures de niveau. Nous passons devant des châteaux aux noms plus ou moins prestigieux (nous sommes dans le domaine des côtes de Bourg) et nous arrêtons sur la Corniche de la Gironde pour admirer le panorama sur l'estuaire et les vignobles. Quelques nuages moutonnent dans un ciel globalement bleu, tout juste griffé, de loin en loin, par la patrouille aléatoire de quelques oiseaux de proie. Les auspices météorologiques étaient annoncés favorables, sauf peut-être à partir du lundi et de ses possibles orages. Pour l'instant, tout est au beau fixe.

À Bayon-s-Gironde, nous admirons une église romane du XIIe, avant d'atteindre La Roque de Thau puis Blaye et ses célèbres fortifications. L'essentiel en a été érigé sous Louis XIV dans les années 1680, pour se protéger des Anglais et des Hollandais (avec le Verrou Vauban et d'autres constructions défensives) ; mais en prendre l'exacte mesure demanderait pas mal de temps. Bravant ses pavés rendus glissants par l'usure ou inconfortables, à pied ou en selle, nous nous limitons à investir au moins la citadelle, déjà muée en lieu d'accueil et de consommation touristiques, bien que la saison soit encore peu avancée. Un incident est ici à signaler : Jacques C... y laisse en effet l'usage partiel et provisoire d'une cheville, ce qui lui donnera le lendemain l'occasion de demeurer dans le car avec ces dames.

Nous voici repartis, et bientôt nous rejoindrons une piste verte d'une quinzaine de km presque déserte qui nous fait prendre le chemin des Étauliers (le jeu de mots était trop tentant !) en direction de St Ciers-s-Gironde. De là, via Allas-Bocage, une série de petites routes nous mènera en bout de côte à notre Hôtel de l'Écu à Jonzac, tout près du château. Le compteur frisera les 72 km.

Notre havre a des chambres de tous niveaux, mais une salle à manger soucieuse du confort de ses convives, spacieuse, très chic, très tendance, avec ses camaïeux de gris, ses tables et ses serviettes de même teinte, ses chemins de table noirs et soyeux et ses radiateurs ultramodernes assortis. Le premier repas est pris de bon appétit et dans la bonne humeur.

En fin de soirée, les moins fatigués ou les plus motivés entament leur visite de Jonzac.

Dimanche

Le premier buffet, à 7h30, fut le plus difficile, parce que l'implantation des choses ne rendant pas aisée la convergence de tout un groupe au même moment, il n'évita pas quelques instants de queue. Cela n'empêche cependant personne de faire un bon plein pour une matinée qui pouvait s'annoncer longue.

Tout juste avec quelques minutes de retard, nous entamons notre journée de vélo par une route principale heureusement bien dégagée en ce dimanche matin. Et au bout d'une heure environ, nous grimpons en haut de Pons, vieille cité groupée autour de son donjon. Grâce à des statues et des inscriptions pédagogiques, nous découvrons deux choses. D'une part, c'est la patrie de deux Combes, dont le plus connu est le médecin et politicien rallié au radicalisme, Émile, qui y mourut en 1921 ; successivement président du Sénat, ministre de l'Instruction publique et président du Conseil, à cheval sur les deux siècles il est surtout connu comme l'inspirateur emblématique de la Loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État.

D'autre part, au XVIIe Pons a abrité aussi un certain Sieur Dugua, sieur de Mons, bien connu au Québec. En effet, chargé en 1603 par Henri IV de la traite des fourrures de la région, avec obligation d'y installer des colons et de christianiser les gens, en 1604, il s'est rendu en Acadie en compagnie de Samuel de Champlain ; l'hiver, sur l'île de Ste Croix, 35 de ses 80 hommes sont morts du scorbut ; mais l'été suivant, il s'est installé à Port-Royal qui est ainsi devenu la première colonie permanente de

la Nouvelle France. Pons a dédié une rue à l'explorateur – c'est bien le moins qu'on lui devait –, et l'un de ses lotissements s'appelle Petit-Québec

À la sortie du village, un léger flottement ne nous empêche pas de retrouver notre voie, qui se poursuit après Courcoury jusqu'à Saintes. La ville est en alternance approchée par le bord de la Charente sinueuse ou de la voie ferrée, l'une et l'autre longées à plus ou moins grande distance ; par endroits, avec ses rives bordées d'arbre, la rivière a des allures de canal artificiel, et on ne serait pas autrement étonné d'y deviner quelque chemin de halage, si tant est même qu'il n'y en ait pas un. Nous y retrouvons les locataires du car, et nous y visitons la cathédrale St Pierre, assez composite, l'église St Eutrope (mais la crypte est fermée), l'amphithéâtre romain et ses 15 000 places et l'Arc de Germanicus, qui nous sert de point de ralliement : il s'agit en fait de l'ancienne porte romaine principale de la ville (1^{er} siècle de notre ère), à deux arcs pour respecter les deux sens du passage, sauvée de la démolition grâce à Prosper Mérimée mais déplacée de son implantation originelle de porte.

Ce sera notre dernière station avant le pique-nique prévu à Dompierre-s-Charente, sur un site bien tranquille où il ne manque réellement que l'eau potable, présente sur le lieu mais apparemment fermée.

Toujours dans les temps prévus, nous nous remettons en selle jusqu'à Cognac, dont nous visiterons la partie la plus ancienne, en surplomb de la Charente, dans le plus grand calme à cette heure dominicale. Un certain nombre de locaux, parfois de grandes dimensions, ont l'air abandonnés depuis longtemps, les seules entreprises survivantes étant probablement les plus économiquement solides, les plus célèbres et les plus ouvertes à l'exportation asiatique ; mais il faudrait vérifier.

De nouveau nous enfourchons nos coursiers, en passant par St Brice, jusqu'à Bourg-s-Charente, où nous trouvons un point d'eau bienvenu, en même temps qu'un cyclo à la barbe chenue antérieurement croisé.

Ces premiers 90 km parcourus, le retour s'amorce par Gensac-la-Pallue, Segonzac et Archiac pour une arrivée à l'hôtel plus précoce que la veille : la balade aura été de 134 km, visites comprises, que récompensera un apéritif prévu autour de 19 h.

Le kir ou le jus de fruit est apprécié, ainsi que les petits accompagnements plus substantiels, d'autant plus bienvenus et rapidement engloutis que nombre d'estomacs réclament déjà des mets plus roboratifs. Mais comme c'est la Fête des mères et qu'il est devenu habituel de sacrifier à cette innovation rituelle créée par Pétain, sans doute pour les inciter à renouveler les stocks de chair à canon, au nom du club le Guide remet aux dames la petite attention qui leur revient. Et sans plus tarder nous passons bien volontiers à table.

Lundi

L'expérience de la veille ayant porté ses fruits, notre hôte a bien avancé l'ouverture du buffet. Comme en outre la majeure partie des accompagnatrices a retardé également son petit déjeuner, ce deuxième buffet, bien moins bousculé que la veille, se déroule dans le calme et la sérénité.

Le départ peut donc sans difficulté se faire autour de 8h15, il est vrai après une séance de photo de groupe, assez encombrée en raison du nombre d'opérateurs. Les stars d'un jour posent devant le château même de Jonzac.

L'effectif a varié par rapport à la veille : il y a eu des sorties et des entrées, mais tout cela dans des proportions infimes. Le circuit qui nous attend a la forme d'une olive à deux brins : sa partie initiale, courte, et sa partie terminale, plus longue, seront parcourues dans les deux sens, mais, au milieu du tracé, les trajets d'aller et de retour diffèrent.

Quelque 10 km après le départ, lorsque nous nous engageons sur une voie de traverse très vicinale dont le revêtement nous rappelle ceux du Béarn, nous connaissons une crevaison, assez vite réparée par celui qui en est victime. Notons au passage que, une fois n'est pas coutume, ce sera là notre unique incident matériel dans nos déplacements.

Le premier arrêt se fait à St Fort-s-Gironde, qui présente une église romane dont le portail est orné de têtes de bestiaux disposées en arc de cercle. Ensuite, annoncée facultative en raison des difficultés

physiques qu'elle peut présenter à des pédaleurs, après débat nous décidons de faire aussi la visite de Mortagne-s-Gironde, en bas, au bord de l'estuaire. La marée est basse et les fonds recouverts de limon, mais les plus grands des bateaux n'en ont cure, car une sorte d'écluse les maintient constamment à flot.

La remontée nous surprend davantage, car elle nous propose une grimpe vers le haut du plateau dont un passage flirte avec les 18 %. La plupart d'entre nous en profitent pour exploiter les différents plateaux et, chacun selon ses capacités physiques, les disponibilités de la roue libre ; notre président, lui, s'élance sans rien changer à sa monture. Quelques bonnes minutes plus tard, nous le retrouvons en haut, alors qu'aussi bien d'autres, en pareille situation, seraient restés plantés en pleine montée : bref, la puissance et le couple ont parlé. Mais, on le verra au repas, il lui faudra un supplément de ravitaillement.

Vient ensuite Talmont-s-Gironde, le clou de la journée, fleuri (surtout de roses trémières), coquet et minuscule, la même géométrie urbaine qu'aux origines, des allures de village grec, à la couleur de la mer près tout de même, et, à en croire la taille des parkings prévus, à ne surtout pas visiter en pleine saison touristique. Il s'agit d'un site médiéval fondé par les Anglais vers la fin du XIIIe, alors qu'ils étaient les résidents de la région, avec une église romane (Ste Radegonde) dont certaines pierres semblent très attaquées par l'air marin. Nous y retrouvons les accompagnatrices et un fort vent, assez frais.

La route se poursuit en direction de St-Georges-de-Didonne, mais en passant à hauteur de Meschers-s-Gironde, le Guide avise un espace de pique-nique avenant et abrité des courants d'air, qu'il décide d'adopter sur le champ. Le car qui vient de nous doubler est donc rappelé dare-dare pour notre troisième déjeuner. Le panier, cette fois, est fourni par l'hôtelier ; mais, par précaution, les glacières sont néanmoins appelées à la rescousse : elles fourniront quelques suppléments adaptés au goût de chacun ou à la gourmandise de tous.

Le repas terminé, la question se pose alors de savoir si oui ou non cela vaut la peine de poursuivre jusqu'au terme du périple programmé, à savoir St-Georges-de-Didonne où nous devions initialement nous restaurer, tout contre Royan, que le car et les accompagnatrices verront sans nous. Certains s'abstiennent, mais la plupart répond par l'affirmative. Nous voilà donc partis pour deux fois quelque 7 km supplémentaires qui nous font passer, puis repasser, par la série de dunes qui longent l'estuaire, ce qui fait autant de montées et de descentes. .

Jusqu'à Les Monards, nous refaisons le trajet de l'aller, avant de passer dans le tracé de retour de l'olive. Dès que nous prenons suffisamment de hauteur, l'horizon tire une longue langue couleur café au lait : c'est l'estuaire de la Gironde. Après avoir croisé Touvent, le bien nommé, nous nous arrêtons rapidement à Champagnolles, mais l'église romane est fermée.

La suite nous ramènera vers Jonzac avec l'aide d'un vent enfin devenu favorable. Nous aurons bouclé 122 km et le repas du soir est à nouveau bienvenu.

La fin de la soirée sera une nouvelle occasion de peaufiner la connaissance de Jonzac, promue ville thermale notoire, à en croire son autopromotion la plus importante du Midi atlantique. Pourtant, déclarée telle depuis 1986 seulement, après la découverte d'une source chaude profonde aux vertus particulières, on peut raisonnablement se demander comment elle a pu si rapidement parvenir à rivaliser avec celles dont la vocation remonte à l'époque romaine, comme Dax ou Cauterets, par exemple. Affaire à creuser... si l'on peut dire.

Mardi.

Le temps a pas mal évolué. Le vent a soufflé une bonne partie de la nuit, mais la météo est encore rassurante. Et en effet, dès le matin le soleil s'annonce, même si l'air agité reste plutôt frais. C'est déjà le jour du chargement des bagages et des premiers vélos. Les hommes sont appelés à mettre leurs petits ou leurs gros bras musclés au service de leurs compagnes ou des célibataires. Souvent protégé d'un coupe-vent, l'effectif est encore substantiel et comprend toujours trois féminines, qui ne sont pas les dernières à le faire fièrement remarquer.

Le départ est montant et, pour certains, les muscles refroidis mettent quelque temps à monter en température ; sur une voie qui nous oblige d'abord à nous scinder en trois groupes, ces premières descentes et ces premières remontées nous font compléter notre collection de châteaux d'eau, assez nombreux ici aussi. Une fois les petites routes retrouvées, nous arrivons à Meux, avec son église romane ouverte.

La route se poursuit jusqu'à Baignes-Ste-Radegonde, que nous atteignons après avoir longé une retenue d'allure artificielle : église et abbaye sont agglomérées en une bâtisse massive. Quelques personnes s'interrogent : le village aurait-il à voir avec certaine marque de beurre ? La question est jusqu'ici demeurée en suspens.

Bientôt nous nous engouffrons dans une piste verte coupée de nombreuses routes qui attestent la richesse de la desserte routière locale. Nous passons devant deux anciennes gares avant d'arriver à la troisième et dernière, qui est le lieu de rendez-vous avec le car et marque donc le terminus de la randonnée cycliste ; celle-ci nous aura fait tranquillement parcourir 360 km, à la moyenne, modeste mais non ridicule, d'environ 19,5 km/h.

De bonnes âmes, vigoureuses et expérimentées, se sacrifient pour l'amarrage des vélos, tandis que d'autres s'occupent d'abord à se changer et à rassembler leurs affaires. Les plus rapides et les plus curieux profitent du répit pour faire le tour de cette gare de jadis, qui, de nos jours, a plutôt des airs de squatt et de bric-à-brac mécanique. Il y a là quelques stands exposés sur des thèmes divers qui proposent des maquettes et quelques panneaux à lire ; mais l'ensemble reste passablement décati.

Lorsque tout, matériel et humains, est en place, le car démarre en direction de notre restaurant à St-Médard-de-Guizières, où le patron s'inquiète de nous voir passer sans nous arrêter. Précédé d'un kir à la pêche ou d'un jus de fruit, le repas est rondement mené et marqué par le cadeau d'anniversaire offert à Jacques C... ; dès le café passé, nous pouvons prendre le chemin du retour.

Il nous permet cependant une dernière et conséquente halte à St Émilion, connu de certains, découvert par d'autres, très pratiqué par les amateurs de bons vins : malgré le jour de la semaine et l'absence de vacances scolaires, les rues sont animées et les boutiques actives. La fin du trajet s'effectue sans problème et notre Guide peut à la fois régler ses comptes, dresser un premier bilan du voyage et recevoir un satisfecit global pour l'ensemble de ses propositions, que ce soit sur le plan matériel ou cyclotouristique. Enfin, Dominique, le chauffeur, et ses passagers s'adressent des remerciements réciproques. Bref, tout a été pour le mieux dans le meilleur des mondes. Que demander de plus ?

Justement, pour l'avenir toutes les perspectives semblent ouvertes, et, dans les têtes comme dans certains propos furtifs, on surprend des idées de modification ou d'amélioration qui ne vont pas manquer d'alimenter nombre de réunions à venir du Comité directeur.

Nous voici arrivés. La remorque et les soutes sont vidées, et, sauf ceux qui attendent leur correspondance, les participants se dispersent, finalement pressés d'aller voir chez eux si l'orage, par exemple, n'a pas fait de dégâts. Et la page est tournée : « Hasta la vista ! »..., comme disait la chanson.

Francis TOLLIS